

La souveraineté numérique

Pierre BELLANGER

Président-directeur général et fondateur de Skyrock

La souveraineté numérique

Pierre BELLANGER

Président-directeur général et fondateur de Skyrock

Sommaire

Avant-propos Jean-Claude Seys	p. 5
La souveraineté numérique Pierre Bellanger	p. 9
Les publications de l'Institut Diderot	p. 53

Avant-propos

Nous baignons dans un environnement numérique qui apporte chaque jour son lot d'innovations ; nous y sommes désormais habitués et regardons chacune en fonction de son utilité potentielle pour nous-mêmes.

Pierre Bellanger nous conduit à regarder au-delà de cette approche fragmentée au fil de l'eau, et à prendre conscience de l'impact civilisationnel qu'a leur généralisation. Cette prise de conscience est indispensable si nous voulons avoir quelque chance de nous adapter faute de pouvoir adapter un phénomène d'ores et déjà hors de contrôle.

L'esprit humain s'est formé au cours d'une histoire longue de centaines de milliers d'années en se confrontant au réel, tel que ses sens les lui représentaient. La culture l'a conduit, progressivement et tardivement à étendre sa réflexion à son propre fonctionnement, d'abord reconnu à partir de ses manifestations visibles, et de renforcer ainsi sa capacité d'appréhension du monde.

Mais comment cette auto-programmation de l'intelligence humaine acquise et consolidée sur un temps si

long pourrait-elle s'adapter en l'espace d'une génération au monde que décrit Pierre ?

La réalité n'est plus ce qu'elle paraît-être et l'apparence prend la consistance du réel, devient même réalité en soi ; l'espace devient infini, l'ubiquité possible, la localisation des choses incertaine ; le temps n'est plus le jour, la saison ou la vie d'un homme, mais l'infime fraction d'une seconde ou une éternité virtuelle ; les yeux voient l'invisible et les oreilles captent des sons du bout du monde.

Toutes les limites, toutes les frontières qui définissaient les choses et les concepts à partir desquels l'esprit humain et le langage se sont forgés s'effondrent.

Les conséquences immédiates sont impressionnantes : le travail, la santé, l'éducation, les loisirs et même la guerre, tout change.

La structuration politique des sociétés devrait suivre ; après avoir reposé longtemps sur la force des armes, la détention des terres, puis la capacité industrielle, le pouvoir est en train de passer aux mains des détenteurs de l'information sous toutes ses formes : le savoir, l'invention, mais aussi le renseignement banal, la data, dont la connaissance acquise légalement ou non en grand nombre et en continu permet de reconstituer un double numérique de chacun, dont le contrôle permettra celui de la personne réelle dans un but commercial, religieux, politique ou mafieux.

Au-delà de leurs conséquences factuelles, ces phénomènes impressionnent d'autant plus qu'ils résonnent avec d'autres, de nature différente, mais dont les conséquences peuvent provoquer des évolutions de mêmes sens : la manipulation de la vie par la biologie, la transformation de la matière par les nanotechnologies, l'expansion de l'action humaine loin de la terre (Voyager est à 21 milliards de km) donnent le sentiment que l'homme est à nouveau confronté, comme il a dû en avoir le sentiment à son apparition, à un nouvel infini, alors qu'il croyait avoir maîtrisé le monde qui l'a vu naître.

Saura-t-il développer naturellement ou – pour tenir compte de l'urgence – artificiellement un supplément d'intelligence pour retrouver une relative maîtrise de son destin ou provoquera-t-il sa chute finale en tentant de restaurer un monde perdu ?

Jean-Claude Seys
Président de l'Institut Diderot

La souveraineté numérique

L'ignorance de la suite est notre horizon.

Au XXI^e siècle, la fusion de l'informatique et des télécommunications a engagé la révolution des réseaux. Et nous n'avons aucune idée de ce qui nous attend.

Nous nous trouvons dans la même situation que Copernic, Galilée, Descartes et Newton, au XVII^e siècle, lorsqu'ils déclenchent la révolution scientifique. Comment imaginer alors le choc immense que cette émancipation de la raison allait produire jusqu'à renverser les pensées traditionnelles et les ordres anciens ?

Et de même, lorsqu'au début du XIX^e siècle, la conjugaison des progrès techniques et des inventions lance la révolution industrielle, comment prévoir, il y a deux cents ans, qu'elle provoquerait la déflagration d'un si brutal bouleversement planétaire ?

Les fulgurances isolées de certains penseurs ne furent d'ailleurs reconnues qu'après coup, assourdies dans ce qui apparaît, aujourd'hui, comme l'ahurissante naïveté collective de ces époques initiales.

Aujourd'hui, notre compréhension de la dynamique des réseaux est équivalente à celle de la vision du futur d'un naturaliste de l'Ancien Régime ou d'un ingénieur des mines de 1850. Le séquençage de l'ADN pour l'un ou le micro-processeur pour l'autre sont au-delà de leur imaginaire.

Tel est donc le réseau, il est au-delà de notre champ de pensée.

Nous venons d'un monde lent et déconnecté où chaque objet a des propriétés intrinsèques et les actions sur ces objets ont des résultats prévisibles. Nous sommes désormais dans un monde rapide et connecté. Ici, chaque objet relié au réseau devient le réseau lui-même et donc ses propriétés, sa nature, changent fondamentalement. Chaque action n'est plus définie par sa cible, mais par ses relations, car désormais connectée, l'action se répercute, s'inverse, s'amplifie, se combine, mute sur le réseau entier. La prévision mécanique est remplacée par un nuage de possibles surprenants et contradictoires. Il n'y a plus une somme de problèmes à résoudre, mais la crépitation de symptômes en résonance d'un réseau en explosion.

Le réseau, en grandissant, ne gagne pas seulement en taille, ses propriétés changent. Chaque nouvelle connexion change le réseau. Un réseau social d'amis peut devenir, ainsi, le vecteur d'un ultra-ciblage publicitaire puis un système de contrôle social et de manipulation de masse, puis enfin le socle de l'oppression numérique d'un gouvernement autoritaire.

Nous ne savons absolument pas quelles sont les prochaines étapes de mutation du réseau.

LA COLLISION DES IMAGINAIRES

En Europe, la vision du réseau est américaine.

Aux États-Unis, Internet, d'abord porté à ses origines par l'armée, devint la belle symbiose entre l'université et la créativité des sixties pour évoluer ensuite en une alliance entre de hardis entrepreneurs et l'industrie du renseignement pour proposer, en échange de données, de merveilleux services autant appréciés qu'indispensables.

Internet est devenu aujourd'hui l'extension informatique des États-Unis, pour une forme nouvelle de puissance : le *cyber-empire*.

Internet nous a d'abord été présenté comme une inversion du monde contemporain. Sur Internet, aucune loi ne s'applique, aucun règne étatique n'affecte sa puissance libertaire... Sur Internet, les petites entreprises deviennent gigantesques à toute vitesse; l'audace et la vision permettent de perdre des milliards et d'en gagner autant... De jeunes dieux en tee-shirt culbutent l'Ancien Monde. Sur Internet on trouve de la *love money*, des *business angels*, des *venture capitalists*, un pêle-mêle de *start-up*, une flopée de *licornes* et un *nuage* omniprésent...

Dans cette économie du troc, nous échangeons les services contre des données, qui permettent par la connaissance qu'elles apportent sur nous-mêmes et les autres d'orienter nos choix, et donc de restreindre notre liberté personnelle et collective. Mais ce qui est merveilleux, c'est que tout est gratuit!

Et nous avons imités les Américains, point par point, avec la conscience d'un premier de la classe.

En Mélanésie, lors de la Seconde Guerre mondiale, terres occupées successivement par les Japonais et les Américains, les Papous virent atterrir sur des pistes de fortune de grands oiseaux de métal déversant de leur ventre des biens extraordinaires. Après le départ des armées, les indigènes construisirent de fausses cabines d'opérateurs radio et, par des micros sculptés dans le bois, demandaient le retour des dieux célestes. Des pistes furent aménagées et, mimant le personnel au sol, les autochtones levaient les bras pour guider des appareils imaginaires. Cette croyance et ces pratiques formèrent un culte qui perdura quelques décennies et fut appelé le *Culte du Cargo*.

Nous pratiquons en Europe le *Culte du Cargo* de l'Internet : nous faisons tout comme les Américains. Nous avons les start-up, les jeunes diplômés, les fonds d'investissements et les encouragements publics... Et pourtant rien ne se passe comme là-bas. Car quels sont nos géants numériques européens qui emportent tout sur leur passage ?

Il manquait à ces Océaniens la compréhension de la civilisation industrielle en guerre et dont ces dispositifs n'étaient que la manifestation.

Il nous manque la prise de conscience de l'incroyable appareil d'État qui soutient l'Internet américain et dont la monnaie illimitée est le dollar et la monnaie réelle sont les données.

Données qui sont recueillies désormais par une industrie du renseignement aux multiples extensions, associant mondes civil et militaire en une galaxie complexe, concurrentielle, disposant de moyens exceptionnels, et donc au final, malgré ses propres déficiences, redoutablement efficace.

Dans un monde informationnel, le prédateur est celui qui voit, la proie est celui qui est vu. Dans un monde informationnel, la donnée est capitale, la donnée est le capital. Jadis, le pouvoir était à l'investissement, aujourd'hui le pouvoir est au renseignement.

Et nous sommes cette proie : une chèvre attachée au piquet de la mythologie numérique, s'affublant elle-même d'un fier masque de carton figurant un tigre.

La guerre est l'état naturel sur le réseau puisque s'y affrontent des empires en mouvement. On nous fait croire que c'est la paix. La paix sur le réseau, c'est quand on ne sait pas qu'on est en guerre.

Tel est notre étrange mélange d'illusion et de défaite en Europe.

Dans le même temps, les génies stratosphériques américains qui pilotent ces époustouflants opérateurs numériques globaux vivent dans un écosystème technique ultra-compétitif en accélération constante dont les capacités physiques doublent chaque année et les capacités logicielles croissent 43 fois plus vite encore. Cette vitesse donne une incroyable peur de tout perdre à la seconde suivante. Mais aussi confère un incroyable sentiment de

puissance. La cocaïne, à côté de cette dynamique, c'est du sucre de barbe à papa.

C'est une autre mythologie qui prend place alors : celle de l'humain vu comme une machine molle et humide, réduite à un nombre si dépassable d'opérations par seconde. Le biologique cède la place à la machine de silicone, consacrée prochaine étape cosmique. Les humains de demain, élus ou esclaves, s'hybrideront avec la machine ; les uns pour atteindre les étoiles, les autres pour simplement survivre.

Telle est la démesure ascensionnelle de nos alliés d'outre-Atlantique.

Supériorité américaine et crédulité européenne : ce qui les rassemble c'est leur ignorance de la suite.

INTERNET, DE LA RAISON A L'INCONSCIENT

Internet, à ses origines, dès lors qu'il se lie au milieu universitaire, informatique et technophile est une conjuration d'intellectuels pour créer un monde meilleur par le code et la connexion. C'est donc un projet kantien. C'est-à-dire une expression de la raison, des facultés de connaître, de comprendre et d'ordonner le monde par les sciences, les explications, les délibérations et les éclaircissements.

C'est sans cesse le discernement, l'esprit critique, les concepts qui s'y partagent, se débattent et s'échangent. Le *Web* et le langage hypertexte sont le projet et la mise

en réseau de tous les documents, de tous les mots et donc de toutes les idées.

La réticulation de tous les savoirs et de tous, individuellement et collectivement, est la culmination du projet du siècle des Lumières de promouvoir les connaissances et, par là même, de libérer les individus et les sociétés de l'obscurantisme et de la tyrannie. Cette sortie des ténèbres est la clef du progrès de l'humanité.

Cet Internet des idées s'accrut d'un Internet des désirs et ce fut le triomphe de la réponse aux demandes solvables : le commerce. Nous sommes alors dans l'Internet d'Adam Smith, père du libéralisme économique.

Enfin, l'une des attentes les plus fondamentales, la relation aux autres, trouva une expression inimaginable auparavant par le courrier électronique, les réseaux sociaux destinés au grand public et les applications de messagerie.

Tous les individus, égaux en accès, en relation directe avec tous les autres à l'échelle planétaire, c'est pour la première fois une démocratie insubmersible qui se propage partout. C'est la fin de la censure, de l'oppression et de toutes les dictatures. De la conversation entre tous émergent la lumière et le triomphe ultime de la raison. C'est ici que naît la belle expression d'*intelligence collective*.

Mais ce n'est pas cet Internet que nous vivons. Nous assistons sur le réseau au raz-de-marée de l'imaginaire, de l'émotion, des refoulements, des pulsions et du rêve.

Nous quittons le réseau favori des Encyclopédistes pour l'Internet de Freud et de Jung. C'est l'Internet de l'inconscient.

Ce retournement s'explique parce que le réseau a connu une croissance cérébrale inversée : il a commencé par le néocortex préfrontal des idées, de la motivation et de l'attention, puis a développé les aires sous-corticales : les sens, les émotions, la mémoire, puis enfin le tronc cérébral, cerveau le plus ancien, garant de la survie et de la satisfaction des besoins primaires et jadis appelé le cerveau reptilien.

Bien sûr, il ne s'agit là que de représentations sommaires et partielles, toujours interdépendantes, superposées et donc forcément contestables. Mais ce qui compte ici, ce n'est pas la qualification imparfaite des étapes, c'est la dynamique à l'œuvre.

Internet est une cérébralisation du monde et ce cerveau numérique est à l'image du cerveau humain : la majeure partie de ses processus sont subconscients.

Car, en effet, un siècle de travaux scientifiques montre la puissance de cet inconscient jusqu'à questionner notre libre arbitre qui pourrait n'être qu'un subterfuge, une astuce de notre inconscient, pilote invisible contrôlant à notre insu nos émotions et nos choix.

L'immérgé est le principal de nos processus cognitifs, il domine et conditionne notre perception du monde et les décisions que nous y prenons.

Un logiciel, un algorithme sont de la pensée humaine codée. Seul un tiers de nos capacités cérébrales serait dédié à la cognition rationnelle. Si la majeure partie du flot de nos pensées ressort de ces dimensions inconscientes, dès lors que le réseau se développe, il quitte le domaine de la raison, du contrôle et de la connaissance de sa propre pensée. Internet code et relie les rêves. Pour faire américain et donc être pris au sérieux, je dirai : *the dream is the network*.

La majeure partie de notre temps se passe dans l'imaginaire, celui du sommeil, des divertissements et de nos propres pensées et tout débute dans l'imaginaire. Et voilà que tous ces rêves individuels s'entrelacent sur le réseau, s'y combinent et s'y démultiplient.

Et la mémoire est au cœur de l'inconscient : le volume des données stockées double tous les deux ans, c'est donc un inconscient exponentiel qui est en cours de création.

Et par extension, cette croissance cérébrale inversée se prolonge à l'organisme, à la société, au territoire : l'innervation de la réalité par le réseau et ses capteurs ainsi que l'omniprésence des machines à tous les niveaux rompt ainsi par ce tissage numérique la distinction cartésienne traditionnelle entre l'esprit et le corps. La capacité de mise en réseau est illimitée. Tout sera connecté. Tout sera maillé et fusionné à la machine. La majorité des informations circulantes et montantes proviendront d'ailleurs de ce réseau subconscient collectif et global.

Voilà donc le réseau : un cortex rationnel qui évolue en s'ajoutant un cerveau subconscient collectif puis un corps numérique universel. C'est ce réseau qui devient le support de nos sociétés. C'est cet Internet de l'inconscient qui devient le réseau et donc le monde.

Quel paradoxe : le summum de la raison et du calcul accouche du rêve !

Pour comprendre le réseau, aujourd'hui et demain, il faut comprendre sa dimension de psyché collective inconsciente. C'est le retour au rêve, grâce aux machines.

Les humains ont toujours vécu dans un monde magique. Dans la tradition de nombre de cultures d'aborigènes australiens, le monde apparent fut précédé et provient de ce qui a été traduit par le *Temps du rêve*. Ce temps métaphysique, éternel et incréé, peuplé d'êtres surnaturels et de créatures spirituelles, est l'origine de tous les êtres et de toutes choses. Cette dimension sacrée est l'avant-naissance et l'après-mort. Ce que nous appelons le réel n'est que la trace, la conséquence de ce rêve permanent. Tout ce qui existe est lié en une interdépendance vivante issue du *Temps du rêve*.

Le rêve est la cause continue du monde.

Dans cette cosmogonie, la vie sur Terre et les êtres humains proviennent d'un gigantesque *serpent arc-en-ciel* venu du rêve. Réfugié désormais dans les profondeurs, il gouverne le monde par ses pensées.

Internet devient l'inconscient. Le rêve sur lequel le monde

prendra sa source. Internet est le grand serpent arc-en-ciel australien. Et notre monde largue les amarres d'avec une parenthèse de trois siècles de raison pour l'océan inconnu du rêve.

LA FIN DU RÉEL

Une des caractéristiques supposées de l'inconscient est l'incapacité de différencier le réel de l'imaginaire. Dépourvu d'accès aux sens, l'inconscient vit aussi intensément une situation évoquée que vécue. Tout est vrai pour l'inconscient.

Le réel est difficilement falsifiable. Le numérique, en revanche, permet tous les trucages. Et celui qui les décèlera se verra à son tour contesté. En fait, et c'est le paradoxe, la machine logique et sa capacité de représenter le réel, font disparaître ce dernier. Il n'y a plus de vérité sur le réseau, il n'y a plus de vrai, il n'y a plus de réel. L'Internet devient l'inconscient du monde.

La capacité à générer des données imaginaires va exploser, c'est un déluge d'informations erronées qui va submerger le réseau tout entier.

Le pillage des données auquel nous participons repose sur la confiance dans les informations recueillies. Les biais pour orienter nos comportements au bénéfice de tiers ne sont pertinents que parce que les données sont exactes. L'économie de la data, l'espionnage de masse comme modèle économique ne résistera pas aux renseignements fictifs générés par les consommateurs.

De même, la surveillance de masse, le contrôle policier ou la transparence forcée des populations par le réseau ne tiennent que parce que les données captées ne sont pas altérées.

Jamais la surveillance industrielle des populations associant les entreprises et les agences d'État n'avait été aussi massive et efficace. Depuis leur première échographie publiée sur les réseaux par leurs parents, jusqu'à leur dernier post, environ 70 000 à l'âge de 18 ans, les générations post-Internet sont tracées et analysées. Cette visibilité altère les comportements et l'identité : chaque acte condamne à l'infini. Mais désormais, cette incarcération dans ses propres données n'est plus une fatalité.

Car, demain, un tourbillon de fausses données gavera les capteurs d'informations trompeuses. Un trajet dans la ville générera dix parcours de traçabilité plausibles, mais factices. Nous fabriquerons à la volée des conversations feintes, des clics détournés et des requêtes contrefaites. Chacun générera une quantité invraisemblable de fausses données personnelles.

Le simulacre a son modèle numérique : lorsque deux machines apprenantes sont mises en compétition, on appelle cela un *réseau accusatoire génératif*, le système se perfectionne jusqu'à produire du vraisemblable.

Et la voie est tracée par les pionniers : ce que les *hackers* ou bidouilleurs numériques font actuellement, le grand public le fera naturellement dans dix ans.

Les individus, les entreprises, les États produiront des

nuages de données incorrectes pour protéger leurs données objectives, créant ainsi un brouillard protecteur. Lutteront contre ce brouillage des machines cognitives survoltées, mais elles seront sans cesse surpassées par les assistants cognitifs qui généreront du doute à grande échelle.

Plus de preuve, plus de trace, plus de son, plus d'image, de texte, de vidéo qui ne puissent avoir été entièrement falsifiés et injectés comme tels sur le réseau, avec toutes les métadonnées contrefaites.

Le clonage de voix est une réalité. Avec une minute d'enregistrement, les sociétés *Lyrebird* et *WaveNet* reconstituent numériquement la voix d'un individu pour lui faire dire ce que l'on souhaite.

De même, l'université *Stanford* a présenté une démonstration de contrôle facial où les expressions du visage d'une personne filmée en direct sont modifiées par les mimiques d'un acteur : la machine reproduit en instantané ses mouvements avec la figure du personnage cible.

Ces falsifications appelées en anglais *deepfakes* et en français *hypertrucages* vont s'attaquer aux individus, organisations et États. Cet hyperréalisme du faux est à la portée d'un utilisateur moyen. Un visage photographié sous différents angles peut se retrouver à la perfection remplaçant la tête d'un autre.

Que devient la justice sans réalité ? Le principe même du procès est la recherche de la vérité. Qu'advient-il de cette procédure si les parties en présence ne présentent

pas seulement leur version, mais leur réalité falsifiée, ou non. Il y aura des applis pour fabriquer de la vérité. Il sera aisé de prétendre que le réel n'est qu'une usurpation malveillante. Qui le saura ?

La course à la détection des vidéos trompeuses ne finira jamais. Le seul antidote sera de ne plus croire les images, les vidéos, toutes les représentations électroniques : quelle arme contre la réalité, donc contre le lien commun, donc contre la démocratie !

Et bien entendu, ces hypertrucages, contestés par le système, lui-même discrédité, nourriront des esprits affamés de confortantes confirmations de leurs réalités oniriques et qui, d'ailleurs, ne se priveront pas d'en produire directement.

Un groupe de juristes américains a envoyé en juillet 2018 une lettre au directeur de la *National Intelligence*, qui coordonne les services de renseignements, demandant de prendre des contre-mesures contre les hypertrucages. Ils alertent sur le fait que ces trucages ont le potentiel de bouleverser tous les aspects de notre société.

De son côté, l'agence de recherche militaire américaine la *DARPA* considère la détection des hypertrucages comme une question de sécurité nationale. Elle a entrepris depuis 2016 un programme de recherche de riposte. De petits détails alertent : clignement des yeux, pulsation des veines du cou... Immédiatement corrigés par les faussaires. Selon certains experts, le faussaire gagnera toujours. On ne peut que tenter d'accroître son niveau d'effort, de talent et de risque.

L'hypertrucage peut manipuler une conversation sur le vif et changer nos propos. Qui pourra dire demain que l'appel d'un conjoint ou qu'un participant à une visio-conférence ne sont pas des hypertrucages en direct?

Les logiciels de base de ces techniques se trouvent gratuitement sur le réseau.

Nos rêves offrent parfois ces incongruités de situation ou ces outrances de comportement. Elles seront désormais aussi réelles que la réalité, comme pour notre subconscient.

L'*University College* de Londres a développé un programme *My Text in Your Handwriting* qui reproduit fidèlement l'écriture manuscrite d'un individu à partir d'un simple échantillon.

Luka, un robot conversationnel mimique les personnages de la série *Silicon Valley* en s'inspirant des répliques des personnages sur les deux premières saisons. Le robot répond en générant des phrases nouvelles à la manière de son modèle. À l'avenant, grâce à la collecte des messages d'une personne décédée, le robot permet de continuer à échanger avec lui. C'est le monde décrit par Philip K. Dick dans *Ubik*. C'est le monde du rêve, celui aussi de l'après-mort.

Manipulations et contrefaçons de l'information vont devenir majoritaires. D'ores et déjà, les photos retouchées avec des outils comme *Photoshop* sont dominantes dans les magazines de mode. Cette postproduction a gagné les photos d'actualité. À tel point que l'*AFP* utilise, depuis 2010, un contre-logiciel de détection *Tungstène*.

Apple a reconnu d'ailleurs avoir systématiquement et à leur insu enjolivé les autoportraits des utilisateurs réalisés avec les *iPhone XS*. La photo initiale avec ses imperfections n'était même plus accessible.

Selon l'*institut Gartner*, dès 2020, la réalité contrefaite par les machines dépassera la capacité de détection moyenne d'autres machines. Et en 2022, les populations des pays avancés consommeront plus d'informations falsifiées, ou *infox*, que d'informations vérifiées.

Les générateurs autonomes de texte, d'images et de son vont contaminer le réseau entier. Propulsés par de faux clics, de fausses vues, de faux *like*, de faux abonnés, de faux commentaires et de faux comptes, ils simuleront de larges audiences, d'abord fictives puis ensuite réelles parce qu'attirées par le nombre. Déjà 8,5 % des comptes *Twitter* sont des robots, 23 millions de robots ! En 2016, 52 % du trafic mondial d'Internet a été généré par des robots.

S'y ajoute une foule misérable d'humains anonymes et infrapayés qui passent leurs journées à cliquer, à *liker* et à regarder les *youtubeurs* pour en gonfler les chiffres. Le faux *like* est payé 0,0006 dollar au Pakistan. Sur les moteurs de recherche, c'est dix dollars, ou moins, les mille *followers* et cent dollars les 10 000 vues ou écoutes.

Les États s'inquiètent de cette pollution par les rumeurs et certains confient à des entreprises privées, réseaux sociaux plus ou moins complices d'ailleurs, le soin de filtrer les informations mensongères. C'est un précédent dangereux. Comment peut-on accepter de privatiser la

vérité? Cette démission de l'autorité fait penser à celle de l'Empire romain, affaibli, confiant aux tribus barbares la protection de ses frontières...

Ajoutons que l'irruption des pays émergents sur le réseau va contribuer à ce mouvement planétaire d'impostures numériques. Certains ont reçu déjà des courriels du Nigéria demandant leur numéro de compte en banque pour virer une somme importante? Dans un proche futur, c'est votre conjoint, en hypertrucage indécélable, lors d'un banal *FaceTime*, qui vous demandera un virement par simple *iMessage*... Dans dix ans, les bidonvilles de Lagos auront probablement la puissance informatique d'une grande nation industrialisée d'aujourd'hui.

Enfin, le peuple chinois, sera soumis, dès 2020 selon le projet, à un contrôle social numérique inouï : ce *Système de crédit social* affectera chaque citoyen d'une note entre 350 et 950 points en fonction de son rôle et de son statut dans la société. Les personnes, comme les entreprises assujetties au même dispositif, verront leur crédit s'accroître ou diminuer en fonction de leur comportement tel qu'évalué notamment par les données recueillies sur les réseaux numériques.

Cette initiative totalitaire parce qu'entrant dans la sphère privée des individus ne restera pas sans conséquence. Il est probable que les bidouilleurs numériques chinois trouveront toute sorte de ripostes qui ruineront cette entreprise dangereuse. Cette contre-offensive de milliers ou dizaines de milliers de *hackers* désorientera les machines.

Et l'avant-goût est déjà là. L'application *Xuexiqiangguo*, application de propagande du gouvernement chinois, mesure sa propre utilisation afin de participer au crédit social. Elle a été téléchargée plus de 100 millions de fois. Dans son sillage, des programmes pirates, comme *Fuck-Xuexiqiangguo*, génèrent un usage factice pour produire la meilleure note...

À plus grande échelle, les Chinois l'appellent *Wangluo shuijun* ou l'armée des eaux, ces meutes de faux comptes et commentateurs qui inondent les réseaux sociaux au service d'intérêts privés en se faisant passer pour des utilisateurs *lambda*. Ces vagues d'opinions rémunérées détermineraient le sort de films, de spectacles, de modes... et tout le système de réseau social fondé sur l'honnêteté de tous – sauf du service lui-même – de s'écrouler.

Les services de caméras publiques assortis de systèmes de reconnaissance faciale produits par la société *SenseTime*, si prisés des autorités, ne résisteront pas aux importations massives de personnes fictives et de visages contrefaits.

Attendons-nous aussi à ce que ces offensives chinoises contre la surveillance de masse trouvent des rebonds en Occident et partout dans le monde. Là aussi, pour la liberté et le reste, on hallucinera le réseau par toutes les versions simultanées. Comme dans un rêve.

Le contrôle social par le réseau repose sur l'exploitation de données exactes. Il n'a, par conséquent, aucune chance de durer.

La puissance informatique d'un individu par son mobile équivaut à plusieurs centaines de gigaflops ou milliards d'opérations par seconde. C'est la performance des meilleurs superordinateurs au milieu des années 90. Cette ressource, accrue encore demain, fabriquera toutes les vérités et tous les possibles.

Plus les capteurs seront disséminés, des vêtements aux bâtiments, et quantifieront et communiqueront sur les moindres variations du monde, plus ces systèmes connectés seront inéchappables et plus – est-ce si paradoxal? – ils seront nourris de simulacres. La disparition de l'incertitude se métamorphose en explosion des imaginaires.

Nous ne sommes qu'au début d'un effondrement du réel sur le réseau. Il va devenir extrêmement difficile de vérifier une information par un moteur de recherche. Les *infox* qui ont fait l'actualité n'en sont qu'un signe avant-coureur, comme les premières gouttes de pluie qui touchèrent Noé.

LA RECONFIGURATION DE LA SOCIÉTÉ

Le sociologue Zygmunt Bauman a décrit la société contemporaine comme une société *liquide*. Déstructurée, sans repère, cette société laisse les individus livrés à eux-mêmes en compétition les uns contre les autres et soumis aux seuls impératifs de la consommation de masse.

En fait, le réseau structure la société par l'imaginaire. Il forme un rhizome de bulles fictionnelles autonomes. Ce

sont des entre-soi d'individus qui s'échauffent mutuellement. Le cartilage poreux de l'avis contestable devient l'os de la conviction obtuse. Le lien jadis était l'adhésion, il est, dans ces sphères en miroir, la polarisation.

On connaissait la lumière polarisée, voici venu le temps de l'obscurité polarisée.

Le creuset filtrant et purificateur du groupe pousse son identité jusqu'à rendre, aux plus convaincus de ses membres, le réel obscène et donc insupportable.

L'historien Siva Vaidhyathan voit *Facebook* comme une machine à plaisir qui récompense l'appartenance plutôt que la vérité, générant ainsi un forum tribal géant.

Invité par l'université de *Stanford*, l'ancien vice-président de Facebook de 2007 à 2011 et en charge de la croissance de l'audience, Chamath Palihapitiya décrivait la mécanique d'addiction du réseau social. Chaque action, expliquait-il, avait été conçue pour déclencher un processus de récompense destinée à produire chez l'utilisateur de la dopamine, ce neurotransmetteur responsable de la sensation de plaisir, et donc, par là même, créer chez lui un besoin compulsif d'usage. Ce cadre dirigeant déclarait que cette pratique détruisait le fonctionnement de notre société.

Mais ces îlots accueillent aussi les dissidents, contestataires anticorruption et défenseurs des droits civiques contre la censure et la répression. Les groupes de soutien, les solidarités immédiates, les colères amplifiées, partout ces mobilisations de citoyens en réseau changent la donne.

Être neutre quand il faudrait réagir, c'est mettre son poids du côté du mal. C'est cette électrocution émotionnelle et groupale qui fonde le passage à l'acte.

Il n'est pas une fonction du réseau qui ne puisse avoir un double usage, soit négatif, soit positif. Le réseau est comme un scalpel. Il est de même nature entre les mains d'un tueur en série ou d'un chirurgien. Le problème n'est pas le réseau, mais quand le mal s'en sert mieux que le bien.

Il n'y a plus de société liquide, le réseau génère une *mousse sociale* de communautés immatérielles en bulles-miroir. Il n'y a plus de majorité silencieuse, il y a surtout des minorités aboyantes.

La violence de cette organisation en grappes radicales est de plus en plus perceptible. Sur le réseau, la solitude a disparu, quelle que soit sa croyance, aussi excentrique soit-elle, il existe un groupe qui la partage et accueillera le nouveau venu.

Ce sentiment de haine sera renforcé par l'usage même du réseau dont la dépendance génère une frustration croissante. L'*American Journal of Epidemiology* a suivi l'usage de *Facebook* par 5000 personnes pendant trois ans et a conclu que le réseau social accroissait l'isolement, la violence et les accoutumances. Selon les utilisateurs eux-mêmes, leur santé physique, mentale et leur satisfaction à vivre déclinaient. Et cette colère, ajoutée aux carences du quotidien, forme un cocktail détonant que le groupe dirige vers l'extérieur, vers des coupables désignés.

De plus, la pression du flot permanent, sans répit, d'informations, sans hiérarchie et en accélération constante, crée un sentiment de panique et d'urgence. Il faut que cela s'arrête. Il faut que le système change. Et le temps des élections, des mandats, des débats semble si long, si loin... Une trahison certaine à des années-lumière.

Parce que les normes et les valeurs partagées par tous sont comme le morceau de sucre dans l'eau du bain du réseau, voilà que nos vulnérabilités s'agrègent à ce que le sociologue Émile Durkheim appelait le *mal de l'infini*, à savoir la disparition du collectif en une multitude de morales rivales. Sur le réseau, les extrêmes se condensent. Notre récit national quant à lui s'est désincarné. Alors, comme lors des naufrages, les certitudes minoritaires sont des planches de salut.

La société s'organise en grappes de grains énantiomorphes, c'est-à-dire se reflétant de l'intérieur en miroir. Ce qui est le plus important, alors, c'est le vide entre les grains. C'est ce vide qui devrait résonner de l'émancipation républicaine et populaire plutôt que d'être un néant sans sens d'où la plupart tentent de fuir. Et c'est pourquoi le rêve, ici encore, remplit tout.

Les moteurs et plateformes deviennent de fantastiques recruteurs pour les opinions les plus étranges. Un Français sur quatre pense que les *Illuminati* contrôlent la société. Près d'un Français sur deux pense que le Ministère de la Santé cache la réalité sur la nocivité des vaccins.

En attendant, les exposés scolaires fondés sur des recherches sur Internet sont désormais sans garantie. Fini la transmission sans risque d'une doxa établie. La description devant une classe attentive par un élève crédule et appliqué du Pôle Nord, de sa banquise, de ses ours blancs et de ses bases nazies de soucoupes volantes, n'est pas loin.

Préparons-nous d'ailleurs à ce que la nouvelle génération questionne nos certitudes historiques trouvant désormais sur le réseau quantité de versions en vidéo, tandis que nous nous satisfaisions jadis d'une explication unique provenant de grandes encyclopédies de papier rédigées par d'éminents spécialistes et approuvées par l'Éducation nationale.

Et ce n'est pas seulement la réalité qui est attaquée, mais nos rêves aussi. Il est des rêves structurants qui sont nos premiers repères. Des rêves pour lesquels on est prêt à mourir : le rêve de liberté ; le rêve de son identité ; les aspirations les plus élevées pour soi, pour les siens, pour les autres. C'est pourquoi nous avons alors tant de mal à ne pas suivre les croyances métaphysiques, tant laïques que religieuses, qui ne sont plus organiques à la société, mais sont repensées par le réseau qui, tout à la fois, les conteste dans leur forme traditionnelle et les absorbe dans leur reconfiguration moderne.

La tentation fasciste surgit dans cette vacuité : elle promet, comme l'écrivait le contesté Julius Evola, de *chevaucher le tigre* c'est-à-dire de répondre à cet effondrement par un absolu de puissance sur soi et les autres.

La privatisation de la vérité en *micro-réalités* alternatives portées par des factions rivales ressemble à ces processus inconscients qui émergent brutalement dans le champ d'attention et s'y affrontent. Sur le réseau, cette violence contagieuse se retrouve déchaînée en mille meutes haineuses, sans limites, ni morale, déferlant en guérillas polémiques pour humilier, salir, harceler et anéantir socialement. Elles désignent leurs victimes forcément coupables et s'acharnent en tempête.

Mais aussi parfois, elles surgissent avec la même force pour sauver, aider, alerter et protéger. Et la fraternité bénéficie tout autant de la mécanique de renforcement exponentiel du réseau.

C'est par exemple une vidéo d'un ado américain décidant de se vacciner contre l'avis de ses parents et qui connut une telle audience qu'il fut auditionné par le Sénat américain.

Ces bulles sont des matrices immersives. Elles mettent en récit le monde. Elles structurent les opinions et englobent les individus. Les marges y deviennent des royaumes. Elles peuvent remplacer la famille, le lien de géographie et de communauté. Elias Canetti, prix Nobel de littérature, fasciné par le troupeau humain de l'entre-deux-guerres expliquait que cette volonté d'inclusion dans le groupe nous délivrait du danger et de la solitude.

Le caractère commun à ces mini-mondes hyperconnectés est la disparition de la confiance collective, la fin du commun.

Mais nous, adultes, sommes les premiers complices de

cette situation. Avec quel empressement nous nous sommes fiés à tous les classements et bons points si généreusement distribués sur les plateformes et réseaux sociaux. Comme des enfants se goinfrant de bonbons, nous adorons cette quantification de l'amour, de la reconnaissance, de l'intérêt.

Aimer c'est évoluer avec et pour l'autre, c'est un au-delà de soi ; aimer c'est prendre un risque. Tandis que chaque *like* donné sur un réseau social est une manifestation d'affection qui ne coûte rien, un témoignage d'attention sans engagement, une générosité sans don... C'est de la fausse monnaie qui peut être vraie, plutôt que de la vraie monnaie qui peut être fausse.

Comme des trophées, chacun arbore ces marques de considération désormais publiques et se mesure aux autres. *Celui-là est plus aimé, plus suivi que moi, mais moi j'écrase tel ou tel par l'attachement quantifié qu'on me porte...*

Pour se faire valoir tant à ses yeux qu'à ceux des autres, on arrange sa vie, on l'esthétise, la magnifie. Avec *Instagram*, la banalité est flattée et *inflatée* pour l'émerveillement de tous. On trie ses amis, on filtre ses photos pour en rehausser les couleurs. Combien d'entre nous ne se comportent-ils pas comme des marques des années 50, n'hésitant devant aucun subterfuge ?

Hamster dans la roue de l'amour factice, sait-il qu'il ne fait que répondre à des stimulations qui l'engagent lui et les autres pour accroître une audience, un trafic, un recueil de données ? *Peu importe puisqu'on m'aime !*

Parmi les influenceurs, certains de si grand talent, qui peut dire aujourd'hui dans la foule de nombre de ces influencés rétribués, ceux qui gardent encore une quelconque ingénuité résiduelle ? Qui peut dire aujourd'hui si tel classement, nombre de *like*, de vues, d'abonnés reflètent la réalité ou ne résultent pas d'un artifice ?

Car qui a questionné ces chiffres ? Comment sont établis les classements ? Quel tiers de confiance les vérifie ? Ah, tout cela provient du site qui en dépend pour sa croissance... Pourtant cette validation sociale va être le premier critère de l'estime de soi de millions et de millions. Cette hiérarchie affective artificielle renvoie à notre dialogue intérieur. Tout ce que nous pensons et disons si peu. Sur le réseau devenu le serpent arc-en-ciel, cette conversation intime avec soi devient publique.

Car une part de nous-mêmes, subconsciente ou ressortant du dialogue intérieur, n'a de cesse d'évaluer, de juger, de comparer les uns, les autres avec soi. Avec une brutalité à son propre égard ou à celui de nos sœurs et frères humains qui est quasi indicible. Sauf lorsque le réseau subconscient met en scène et affiche en spectacle nos misères secrètes et autres cruels labyrinthes.

Mais cette folle pornographie de données personnelles qui a lieu sur les réseaux sociaux traditionnels s'achève. Là aussi, la confiance s'est éteinte et ce sont les bulles des messageries, les petits groupes privés, qui fécondent désormais les opinions.

Le contrat social a été trahi par le réseau : trop de pillage, de fraude, de cynisme et de manipulation. Pour la première

fois en 2018, la majorité des jeunes Américains de 12 à 17 ans n'a plus utilisé Facebook au moins une fois par mois.

Les terrains d'influence sont les messageries. Les élections indiennes de 2019 ont pour sous-jacent d'intenses campagnes sur les groupes *WhatsApp*. Ces groupes d'un maximum de 256 membres sont privés et chiffrés. La pénétration d'un groupe et transmission d'une rumeur de groupe à groupe sont plus fastidieuses, mais bien moins décelable. Il y a 900 millions d'électeurs en Inde et 210 millions d'utilisateurs de *WhatsApp*.

Ce monde de rêve, de violence, mais aussi de générosité et d'émotion est comme un océan subconscient. Et au rivage de notre conscience échouent constamment ses débris et coquillages venus des profondeurs.

Parce que le réseau amplifie chaque individu en lui donnant une capacité infinie d'expression de soi. Un simple raisonnement probabiliste montre que la plupart des réponses et des solutions aux problèmes du coin comme aux problèmes du monde viendra d'inconnus. Et que des grains de sable feront bouger des plages entières. Le mobile donne à chacun une capacité de communication virale supérieure à celle des chefs d'État lors de leurs grandes allocutions.

Avec *#MyCameraIsMyWeapon* des Iraniennes comme Masih Alinejad, qui refusent le voile, dénoncent par des vidéos prises sur le vif la violence de la *Police des Mœurs*... De même, en France, les vidéos de *L214* sur les tortures infligées aux animaux d'abattoir... Comme nous viennent les intuitions et les images de notre

subconscient, le réseau fait surgir le changement par l'inattendu.

LE SYSTÈME TRADITIONNEL PERD PIED

Au siècle dernier, il fallait une énergie considérable pour communiquer à tous. Cela réservait ces moyens à une élite. De même, les parties et syndicats déployaient des ressources massives pour recruter, partager, former, échanger, manifester. Cette lenteur et cette laborieuse agrégation de masse construisaient le consensus. Aujourd'hui, le coût de l'organisation politique tend vers zéro, ce qui multiplie les perturbations exogènes, transitoires et imprévisibles. Un individu seul a une puissance contagieuse telle qu'avec l'effet réseau il peut mettre à terre toute tentative de coalescence majoritaire.

Attaquer par la force un réseau, c'est frapper une flaque de mercure avec un marteau. Le champ de bataille s'étend au rêve et surtout commence avec le rêve. C'est une guerre de narratif et de contre-narratif. Et certains ont pris appui sur des cauchemars présentés comme des extases pour tenter de mettre à terre des démocraties.

Jadis, les partis politiques étaient de grands arbres dont la croissance prenait des décennies et leur substrat était l'Histoire. Le réseau, quant à lui, se comporte comme un mycélium, cet écheveau de filaments qui produit les champignons. Ainsi, autour de nous, surgissent de nouveaux champignons, inconnus encore quelque temps auparavant. Leur terreau est l'imaginaire.

Quelle collision quand le discours politique réduit à des projections comptables se retrouve en frontal avec ces fantasmagories candides et revendicatrices !

Le pouvoir politique n'a plus de contrôle, ni sur le terminal de chacun ni sur les millions de serveurs auxquels il se connecte. Il est même en situation d'absolue infériorité.

Avec l'informatique distribuée, la capacité de calcul déportée vers chaque mobile atteint un niveau planétaire. Cette puissance globale est telle qu'elle consomme à elle seule 12 % de l'électricité mondiale.

Fin 2018, chaque machine permet d'échanger avec 4 milliards de personnes connectées. Le texte d'une leçon de vie, comme le fichier à imprimer en 3D d'un pistolet, sont partout immédiatement. Une mobilisation émotionnelle pour sauver ou briser est une affaire de minutes. À ce jour plus de 30 milliards d'intelligences numériques sont reliées au réseau, entre 100 et 200 nouveaux appareils le rejoignent chaque seconde.

Nous nous retrouvons avec les caractéristiques du travail subconscient : une ruche immense et dissimulée en effervescence permanente sécrétant un miel tout à la fois issu de nous et indépendant.

Face à ce *maître plus puissant que le moi*, comme Nietzsche nommait ce soi caché qu'est l'inconscient, que reste-t-il comme capacité de réponse et de négociation à nos dirigeants ? Le monopole de la violence légitime pour le maintien de l'ordre et la capacité de s'endetter pour distribuer aujourd'hui l'argent qu'il nous faudra

rembourser demain...

Notre désarroi face à nos élites vient de les voir préférer perdre avec les armes anciennes que de gagner avec les nouvelles.

Le retour de l'imaginaire en politique a été appelé *populisme* pour le placer sur l'échiquier des catégories traditionnelles. Ce n'est pas le cas, ce n'est pas une catégorie, c'est l'inconscient-réseau qui prend le pouvoir.

La passion contre la raison. Dans le monde commun, c'est rarement la raison qui gagne. *Toute politique qui ne donne pas à rêver est condamnée* disait de Gaulle. Sur le réseau, territoire de l'imaginaire souterrain, c'est toujours la passion qui l'emporte.

L'inconscient collectif démultiplié par le réseau emporte toutes les structures, les repères et les pouvoirs. En réaction, il génère et amplifie le sentiment que ce tourbillon résulte d'une volonté, d'un ordre caché, d'un petit nombre qui en tire profit. Et cette *théorie du complot* devient l'explication du monde.

Le marxisme théorisait l'âge industriel et l'asservissement des masses ouvrières; le *complotisme* théorise l'âge du réseau et la douloureuse dépossession du monde commun. Cette explication est aujourd'hui un levier efficace de conquête de pouvoir.

D'ailleurs, certains maîtres installés et contestés qualifient de complot toute investigation légitime, ce qui ne fait que renforcer encore la puissance de cette doctrine.

La théorie du complot est en phase avec la magie subconsciente. Un enfant peuple sa chambre obscure de créatures menaçantes et quant aux plus grands, ils appellent *Baudrier d'Orion*, trois étoiles apparemment alignées.

Cette vision est sans cesse renforcée par l'expérience numérique. Sur le réseau, tout ce qui s'y produit est le résultat d'une volonté, d'un programme, ultimement d'une ligne de code informatique. Et ce code ne provient-il pas d'une caste dominante qui contrôle et manipule au détriment du public? Et pourquoi cela serait-il différent dans le monde réel?

Enfin, l'économiste Eric Beinhocker a estimé que le nombre de choix effectués par un être humain a été multiplié 100 millions de fois, ces derniers 10 000 ans. De plus en plus de décisions avec de plus en plus d'informations contradictoires attachées à chaque choix. La surcharge de la raison conduit, comme un processus subconscient, à suivre les autres et à rejoindre la simplification partagée qui apportera le plus de confort moral et le moindre effort.

Pour ceux qui sont aux postes de commande, familiers du sommet où ils côtoient certes quelques âmes éclairées et bien des esprits supérieurs, mais surtout un chaos d'amateurisme, de manœuvres et de violence, cela sans jamais croiser les *Illuminati*, cette analyse a peu de prise. Mais, loin de la décision, plus on se sent dépossédé de sa vie, plus on accorde à un autrui occulte ce qu'on a perdu.

Cette force subconsciente du complot peut changer

le destin des nations tant elle suscite un engouement immédiat.

Pourtant, jamais autant d'informations n'ont été accessibles par la connexion au si grand nombre. L'intelligence humaine connaît l'effet réseau : l'intelligence de chacun est multipliée au carré de toutes les intelligences auxquelles elle se relie. C'est un moyen d'éducation et d'émancipation phénoménal. C'est un progrès exponentiel, la clef de la sortie par le haut des crises mondiales contemporaines.

Mais cet éblouissement est mis en péril. Lors d'une inondation ce qui vient à manquer d'abord, c'est l'eau potable. L'eau sale envahit et contamine. Nous allons connaître en parallèle de cette ascension, une régression de même envergure. L'imaginaire va tout noyer.

Nous allons connaître une nouvelle époque médiévale. En ce temps-là, les fées et les lutins, le diable, les sorcières et les anges appartenaient au quotidien. Comme nous, aujourd'hui, sommes habitués aux agents logiciels, aux désinformateurs, aux propagandistes, aux automates à commentaires et autres robots conversationnels.

Jadis, en ces temps gothiques, l'information certaine, les livres dûment recopiés sans erreur, les témoignages de bonne foi, les lettres de change circulaient par des réseaux coûteux, spécialisés et protégés. Leur accès était un privilège. Dans le monde numérique, tout de simulacres, la promesse de vérité, la sincérité retrouvent leur valeur cardinale. Et puis, à l'aune du commerce, puisque tous les produits finissent par se ressembler, la

seule vertu qui comptera demain et qui fera la différence sera la confiance.

Est venu le temps, à l'échelle et à la vitesse numérique, des vérités fabriquées qui conviennent à chacun. Cela s'appelle la *vrairie*. C'est vrai parce que j'y crois. C'est vrai parce qu'on est plusieurs, ensemble, à y croire. Et peu importe si le consensus contredit cette affirmation. Le consensus, ce ne sont pas mes amis, ce sont eux, c'est le système ou pire le petit nombre qui contrôle le système, air connu et maléfique.

Le contrôle de l'information c'était hier. Le contrôle de l'imaginaire c'est maintenant.

Notre cadre mental vient du XVII^e siècle. Spinoza l'énonce si bien : comment passer de la *citée des esclaves* à la *citée des hommes libres*? Par la raison. La raison pour vaincre ses passions, la raison pour conduire sa vie autant que les nations. Et ce siècle inventa la passion de la raison.

Et c'est ainsi que les institutions modernes établirent une raison transcendantale au détriment des causes d'action des individus désormais qualifiées de subjectives et auxquelles on substitua la rationalité supposée de l'intérêt individuel. La raison de la statistique, de l'économie, domine le discours politique. Les nombres sont la réalité. L'absence d'émotion, une vertu. Ce qui ne se mesure pas n'existe pas. Les chiffres suppriment la responsabilité. Distinguons les faits et les valeurs pour reprendre l'antagonisme du philosophe Leo Strauss. Les chiffres sont explicites et universels. Le pouvoir est gestionnaire. C'est

le discours du Pouvoir qui ne dit et ne répète qu'une seule chose : *j'ai le monopole de raison*. Et l'ensemble du dispositif des moyens de communication de relayer sa parole.

Et ce monopole qui fonde l'autorité repose sur un consensus, celui d'une réalité intangible et partagée. La légitimité du réel remplace la légitimité du roi. La démocratie y apporte la caution du débat par lequel la majorité et sa représentation choisissent la voie commune. Condorcet théorise le savoir comme moteur du progrès : interviennent alors les expertises et les compétences. Cet édifice politique, certes perverti par les faiblesses humaines, a donné lieu à des exploits sans précédent comme la multiplication par vingt du revenu moyen entre 1700 et 2000.

Les démocraties fondées sur la raison, la réalité objective et l'élévation du peuple par l'éducation vont se trouver à rude épreuve, la plus grave depuis les tentations totalitaires du XX^e siècle.

Les Lumières ont séparé le monde de l'imaginaire. C'était l'équivalent conceptuel de la séparation de l'Église et de l'État. Mais voilà que cela recommence. Le monde et l'imaginaire fusionnent à nouveau parce que tout se forme et transite par le réseau, nouvel inconscient planétaire.

C'est d'ailleurs dans ce contexte en réseau que le déni du réel devient un levier d'ascension politique. *Les faits sont têtus* disait Mark Twain. Mais quels faits ? En voici d'autres... Confirmés en masse sur le réseau où,

par inversion des autorités, l'extrême anonyme est plus crédible que l'expert ou l'élu.

Quand on demande aux Italiens, le pourcentage d'immigrés dans la population, ils répondent en moyenne 25 %, trois fois plus que la réalité.

La réalité d'ailleurs n'est qu'une représentation abstraite et indifférenciée du monde qui ne vaut que si l'on peut faire avec, en ce sens où elle se doit d'être plausible, de nous justifier, de nous reconforter et peut nous aider à nous en sortir. La réalité comme état effectif n'intéresse pas grand monde.

La subconscience en réseau désintègre la cathédrale sociale. Plus de vérité, plus de confiance, même plus de mensonge... L'incrédulité généralisée nous rend incapables de faire société. La raison désorientée se démoralise, son autorité sapée par contestations hétérogènes fugaces et contradictoires alimentées par la multiplication des sources d'informations non vérifiées, des histoires hors de contrôle et des revendications d'ordre magique.

Et le pouvoir confond la meute et le peuple. Lorsqu'une foule en furie réclame l'équivalent du retour du père Noël, répond-on par une revalorisation du ticket-restaurant? C'est le défi démocratique du temps présent. L'imaginaire du subconscient collectif porté par les machines en réseau emporte les hiérarchies, le discernement et le compromis. Il conteste le rapport au réel du pouvoir. Il coagule et coalise dans la confusion des repères les angoisses et les colères.

Ne pas prendre en compte cette dynamique, c'est en offrir le potentiel à la malveillance. Il faut aller au-devant de ces forces. La seule réponse positive de long terme à cette logique émotionnelle est la transformation de l'État en réseau, un *internétat* connecté au réseau et reliant tous les citoyens. Il trouvera ses formes de consultation et d'action et, par sa nature, répondra tout à la fois au besoin d'émancipation et de protection. À la *res publica* s'adjoindra le *retis publicum*. C'est la réponse au découragement face à la complexité. C'est la réponse au vide civique. N'avait-on pas vu que tout devenait réseau sauf notre République ?

LA GUERRE CYBERIMPÉRIALE

Que sera cette guerre demain ?

Avant de répondre, une première question : que défendre ?

Le réseau est un cortex qui a généré un corps. L'essentiel des opérations et des processus de ce corps se déroule de façon machinique et inconsciente. Ce corps est un hybride. Ce monde hybride n'est pas une addition ou une superposition du monde de l'avant-réseau et du réseau, c'est une nouvelle entité organique : un *cyber-réel* vivant qui englobe et relie de façon indissociable et la réalité et le réseau.

Demain est cybernaturel. Pour se le représenter, il faut imaginer l'ubiquité des matières plastiques, de l'imprimé et de l'électricité dans nos vies et en concevoir la subite et simultanée privation. Il nous resterait des pièces

dispersées d'un puzzle stupide. Cet enchevêtrement interactif profond entre matière et information est indivisible. Ce qui attaque l'un, attaque l'autre et réciproquement. C'est le nouveau tissu de la réalité, la nouvelle structure de la réalité.

Aucune armée n'a l'expérience d'un conflit généralisé qui verrait s'affronter ces nouvelles entités *cyber-organiques* complexes et intriquées.

C'est tout l'enjeu.

Avant la Première Guerre mondiale, aucun des belligérants potentiels n'avait la compréhension de ce que pourrait être un conflit et ses conséquences entre grandes nations industrielles. Et c'est une des raisons pour lesquelles il eut lieu et avec une telle sauvagerie.

Le point de départ de cette réflexion sera le structurant fondamental depuis 75 ans : le feu nucléaire.

La dissuasion entre nations dotées de l'arme atomique repose sur la probabilité d'une destruction mutuelle. Celui qui tire le premier risque une riposte qui l'anéantira. Le temps de réaction de la cible est très bref, de quelques instants à moins d'une heure. Mais ses sous-marins lanceurs d'engins, dispersés sous les océans, même après l'annihilation continentale, peuvent encore porter le feu nucléaire.

Le cas de la guerre informatique est différent à plusieurs titres. Tout d'abord, les assauts numériques connus sont le plus souvent limités et sans agresseurs étatiques reven-

diqués. Hormis, l'attaque coordonnée contre l'Estonie en 2007, les offensives significatives sont isolées. Pour autant, le nombre d'attaques ne cesse de croître.

La réflexion stratégique s'invite naturellement à transposer la confrontation nucléaire majeure en mode cyber; c'est alors la description d'un cataclysme soudain et généralisé : un effet de souffle, un *blast* numérique. La nation cible, outre sa désorganisation absolue, perd le contrôle de son réseau, de ses armes. Se trouvant en état de reddition de fait, elle sera prête à accepter les conditions de l'attaquant, ne serait-ce que pour épargner sa population déjà durement éprouvée.

Une nation nucléaire ainsi attaquée considérera très certainement l'usage de son arsenal atomique. Mais contre quel adversaire? Et son réseau numérique d'acheminement des ordres de tir restera-t-il intact? Ne pouvant répondre à ces deux questions, une nation nucléaire ne peut pas prendre le risque d'une défaite cyber.

Pour un attaquant d'une puissance atomique. Il est susceptible d'être identifié et, s'il ne parvient pas à neutraliser le réseau de son adversaire, se met en danger de subir une double riposte : cyber et nucléaire. Il ne peut attaquer sans avoir écarté ces deux aléas. Une nation attaquante d'une nation nucléaire ne peut prendre le risque de l'échec de son offensive cyber.

La dissuasion nucléaire reste pertinente à l'âge du réseau, mais avec trois dissimilitudes :

- la concurrence par une nouvelle forme d'attaque globale;

-
- l'affrontement avec un adversaire non étatique et non identifié ;
 - la possibilité d'une paralysie informationnelle de l'arme.

Pour les nations non nucléaires, leur seule capacité de riposte à l'attaque cyber majeure sont les forces conventionnelles et la contre-attaque informatique. Ce sont bien entendu les premières cibles à neutraliser par l'agresseur. Ici, pas de menace de destruction mutuelle, la prime est à l'attaquant.

Toutes ces nations sont menacées : en Europe, la façade orientale européenne et particulièrement l'Ukraine et la Géorgie ; au Moyen-Orient, notamment celles de la péninsule arabique, comme le Qatar, ainsi que l'Iran ; enfin en Asie : Taiwan, Singapour, le Pakistan, le Bangladesh, les Corées et pourquoi pas l'Australie.

La prolifération des attaquants potentiels et de leur la capacité de nuire s'accroissent toutes deux de manière exponentielle. Cela rend la probabilité de la paix statistiquement nulle. L'ère numérique est l'âge de la *paix impossible*.

Comme l'a écrit le journaliste américain Robert D. Kaplan : *Le Vietnam nous enseigne qu'on n'évite la tragédie qu'en pensant de façon tragique.*

Dans le même temps, les nations sont engagées dans une course à la connexion planétaire pour bénéficier de l'accélération du réseau tout en se réticulant intérieurement aussi vite qu'elles le peuvent. C'est, par exemple, la compétition pour le nouveau standard de téléphonie mobile la 5G qui promet un débit 100 fois plus rapide.

La somme annuelle des budgets militaires mondiaux est d'environ deux mille milliards de dollars. Les dépenses mondiales consacrées aux réseaux numériques seront en 2019, selon *Gartner*, de près de quatre mille milliards de dollars, le double!

Nous assistons à une double dynamique politique et organique :

- **politique** : les cyber-empires se constituent. Ils disposent de provinces, du latin *provincere* : précédemment vaincues. Ces colonies soumises, dont nous faisons actuellement partie, ne pourront se maintenir dans une situation d'indépendance factice. Elles sont les portes d'entrée de l'ennemi vers le cœur du système. Les empires vont donc affirmer leur emprise sur leurs dépendances par un mouvement de centralisation grâce à l'informatique distribuée – le *cloud* – et de renclôture par le contrôle physique et logique des terminaux aux réseaux. Les frontières numériques impériales sont inévitables.

On retrouve là les stratégies d'alliance permettant d'échanger subordination contre protection ; c'est le fameux parapluie nucléaire : bénéficiaire de la garantie de défense d'une puissance atomique. Dans le cas cyber, il ne s'agit plus d'un parapluie, mais d'un *aspirateur* puisque toutes les données de la nation vassale sont transférées aux grandes compagnies de l'*Imperium*.

- **organique** : un film en accéléré de la croissance du réseau verrait donc émerger d'abord un néocortex puis un encéphale complet, sa moelle épinière – les

grandes artères terrestres et les câbles sous-marins – puis le système nerveux en toutes ses terminaisons, c’est ce que représente aujourd’hui la multiplication des connexions et des capteurs. La suite est la conformation d’un *cyber-corps* : le réel structuré par le réseau qui l’innerve.

Autant notre conscience usuelle peut agir sur le corps et le faire se mouvoir, autant elle n’a aucune maîtrise sur le quotidien de son fonctionnement. L’essentiel de nos processus physiologiques est subconscient.

Nous retrouvons ici, une nouvelle fois le réseau subconscient, cette fois-ci devenu empire.

Le sociologue Gaston Bouthoul, cité par le général Lecointre, définit la guerre comme *une lutte sanglante entre groupements organisés*. Ce groupement va ici prendre la forme d’une entité cyber-organique pour l’essentiel en réseau machinique et subconscient.

L'ILLUSION DE LA RÉALITÉ

Pour Niels Bohr, la réalité dépend de celui qui l’observe. Cette explication fait de l’univers un nuage de probabilités. Einstein réfutait cette thèse : pour lui, la réalité était indépendante de toute interaction et existait par elle-même. Niels Bohr remporta le débat et sa contribution à la mécanique quantique fit de la réalité une illusion. Il y a un siècle, l’Europe d’avant-guerre découvrait le grand serpent arc-en-ciel. Le rêve qui porte le monde.

La mécanique quantique a permis le transistor, puis son composé : le microprocesseur et donc l'informatique, puis, par conséquent, le réseau qui, à son tour, se métamorphose en serpent arc-en-ciel.

Tel est notre monde désormais. Nous sommes l'écume de la raison sur l'inconscient de l'océan. Nous ne sommes, en fait, ni l'un, ni l'autre, mais les deux à la fois. C'est pourquoi le réseau est notre chance. Il est notre chance parce qu'il nous ressemble, parce qu'il nous démultiplie et parce que la liberté nous est donnée de choisir le bien.

Retrouvez l'intégralité du débat en vidéo sur
www.institutdiderot.fr

Les publications de l'Institut Diderot

Dans la même collection

- La Prospective, de demain à aujourd'hui - Nathalie Kosciusko-Morizet
- Politique de santé : répondre aux défis de demain - Claude Evin
- La réforme de la santé aux États-Unis :
quels enseignements pour l'assurance maladie française ? - Victor Rodwin
- La question du médicament - Philippe Even
- La décision en droit de santé - Didier Truchet
- Le corps ce grand oublié de la parité - Claudine Junien
- Des guerres à venir ? - Philippe Fabry
- Les traitements de la maladie de Parkinson - Alim-Louis Benabib

Les Carnets des Dialogues du Matin

- L'avenir de l'automobile - Louis Schweitzer
- Les nanotechnologies & l'avenir de l'homme - Etienne Klein
- L'avenir de la croissance - Bernard Stiegler
- L'avenir de la régénération cérébrale - Alain Prochiantz
- L'avenir de l'Europe - Franck Debié
- L'avenir de la cybersécurité - Nicolas Arpagian
- L'avenir de la population française - François Héran
- L'avenir de la cancérologie - François Goldwasser
- L'avenir de la prédiction - Henri Atlan
- L'avenir de l'aménagement des territoires - Jérôme Monod
- L'avenir de la démocratie - Dominique Schnapper
- L'avenir du capitalisme - Bernard Maris
- L'avenir de la dépendance - Florence Lustman
- L'avenir de l'alimentation - Marion Guillou
- L'avenir des humanités - Jean-François Pradeau
- L'avenir des villes - Thierry Paquot
- L'avenir du droit international - Monique Chemillier-Gendreau
- L'avenir de la famille - Boris Cyrulnik
- L'avenir du populisme - Dominique Reynié
- L'avenir de la puissance chinoise - Jean-Luc Domenach
- L'avenir de l'économie sociale - Jean-Claude Seys
- L'avenir de la vie privée dans la société numérique - Alex Türk

-
- L'avenir de l'hôpital public - Bernard Granger
 - L'avenir de la guerre - Henri Bentegeat & Rony Brauman
 - L'avenir de la politique industrielle française - Louis Gallois
 - L'avenir de la politique énergétique française - Pierre Papon
 - L'avenir du pétrole - Claude Mandil
 - L'avenir de l'euro et de la BCE - Henri Guaino & Denis Kessler
 - L'avenir de la propriété intellectuelle - Denis Olivennes
 - L'avenir du travail - Dominique Méda
 - L'avenir de l'anti-science - Alexandre Moatti
 - L'avenir du logement - Olivier Mitterand
 - L'avenir de la mondialisation - Jean-Pierre Chevènement
 - L'avenir de la lutte contre la pauvreté - François Chérèque
 - L'avenir du climat - Jean Jouzel
 - L'avenir de la nouvelle Russie - Alexandre Adler
 - L'avenir de la politique - Alain Juppé
 - L'avenir des Big-Data - Kenneth Cukier & Dominique Leglu
 - L'avenir de l'organisation des Entreprises - Guillaume Poitrineau
 - L'avenir de l'enseignement du fait religieux dans l'École laïque - Régis Debray
 - L'avenir des inégalités - Hervé Le Bras
 - L'avenir de la diplomatie - Pierre Grosser
 - L'avenir des relations Franco-Russes - S.E Alexandre Orlov
 - L'avenir du Parlement - François Cornut-Gentille
 - L'avenir du terrorisme - Alain Bauer
 - L'avenir du politiquement correct - André Comte-Sponville & Dominique Lecourt
 - L'avenir de la zone euro - Michel Aglietta & Jacques Sapir
 - L'avenir du conflit entre chiite et sunnites - Anne-Clémentine Larroque
 - L'Iran et son avenir - S.E Ali Ahani
 - L'avenir de l'enseignement - François-Xavier Bellamy
 - L'avenir du travail à l'âge du numérique - Bruno Mettling
 - L'avenir de la géopolitique - Hubert Védrine
 - L'avenir des armées françaises - Vincent Desportes
 - L'avenir de la paix - Dominique de Villepin
 - L'avenir des relations franco-chinoises - S.E. Zhai Jun
 - Le défi de l'islam de France - Jean-Pierre Chevènement
 - L'avenir de l'humanitaire - Olivier Berthe - Rony Brauman - Xavier Emmanuelli
 - L'avenir de la crise du Golfe entre le Qatar et ses voisins - Georges Malbrunot
 - L'avenir du Grand Paris - Philippe Yvin
 - Entre autonomie et Interdit : comment lutter contre l'obésité ?
Nicolas Bouzou & Alain Coulomb
 - L'avenir de la Corée du Nord - Juliette Morillot & Antoine Bondaz
 - L'avenir de la justice sociale - Laurent Berger
 - Quelles menaces numériques dans un monde hyperconnecté ?
Nicolas Arpagian
 - L'avenir de la Bioéthique - Jean Leonetti
 - Données personnelles : pour un droit de propriété ?
Pierre Bellanger et Gaspard Koenig
 - Quels défis pour l'Algérie d'aujourd'hui ? - Pierre Vermeren

-
- **Turquie : perspectives européennes et régionales** - S.E. Ismail Hakki Musa
 - **Burn-out - le mal du siècle ?** - Philippe Fossati & François Marchand
 - **L'avenir de la loi de 1905 sur la séparation des Églises et de l'État.**
Jean-Philippe Hubsch
 - **L'avenir du bitcoin et du blockchain** - Georges Gonthier & Ivan Odonnat
 - **Le Royaume-Uni après le Brexit**
Annabelle Mourougane - Frédéric de Brouwer & Pierre Beynet

Les Notes de l'Institut Diderot

- **L'euthanasie, à travers le cas de Vincent Humbert** - Emmanuel Halais
- **Le futur de la procréation** - Pascal Nouvel
- **La République à l'épreuve du communautarisme** - Eric Keslassy
- **Proposition pour la Chine** - Pierre-Louis Ménard
- **L'habitat en utopie** - Thierry Paquot
- **Une Assemblée nationale plus représentative** - Eric Keslassy
- **Où va l'Égypte ?** - Ismaïl Serageldin
- **Sur le service civique** - Jean-Pierre Gualezzi
- **La recherche en France et en Allemagne** - Michèle Vallenthini
- **Le fanatisme** - Texte d'Alexandre Deleyre présenté par Dominique Lecourt
- **De l'antisémitisme en France** - Eric Keslassy
- **Je suis Charlie. Un an après...** - Patrick Autréaux
- **Attachement, trauma et résilience** - Boris Cyrulnik
- **La droite est-elle prête pour 2017 ?** - Alexis Feertchak
- **Réinventer le travail sans l'emploi** - Ariel Kyrour
- **Crise de l'École française** - Jean-Hugues Barthélémy
- **À propos du revenu universel** - Alexis Feertchak & Gaspard Koenig
- **Une Assemblée nationale plus représentative** - *Mandature 2017-2022* - Eric Keslassy
- **L'avenir de notre modèle social français** - Jacky Bontems & Aude de Castet
- **Handicap et République** - Pierre Gallix
- **Réflexions sur la recherche française...** - Raymond Piccoli
- **Le système de santé privé en Espagne : quels enseignements pour la France ?**
Didier Bazzocchi & Arnaud Chneiweiss
- **Le maquis des aides sociales** - Jean-Pierre Gualezzi
- **Réformer les retraites, c'est transformer la société**
Jacky Bontems & Aude de Castet
- **Le droit du travail 3.0** - Nicolas Dulac
- **L'assurance santé privée en Allemagne : quels enseignements pour la France ?**
Arnaud Chneiweiss & Nadia Desmaris

Les Entretiens de l'Institut Diderot

- **L'avenir du progrès (actes des Entretiens 2011)**
- **Les 18-24 ans et l'avenir de la politique**

Pierre BELLANGER a créé en 2017 SKRED, la messagerie sécurisée, avec aujourd'hui plus de deux millions d'utilisateurs dans le monde. Pionnier des radios libres, entrepreneur et expert de l'Internet, il est l'auteur de *La souveraineté numérique* (Éditions Stock, 2014).

Il est à l'origine de l'adoption en France d'Alerte-Enlèvement, le système national d'alerte en cas d'enlèvement d'enfants. Il est aussi l'initiateur du concept de souveraineté numérique et a été récemment le 1^{er} auditionné par la Commission d'enquête sénatoriale créée à la suite de ses travaux sur les médias et le réseau.

Démocratie, vie privée, secret des affaires, liberté d'expression, responsabilité des États, intelligence des machines, autant de sujets que Pierre BELLANGER partage avec nous dans ce Carnet.



Pierre BELLANGER

Président-directeur général et fondateur de Skyrock.

